

SGANARELLE. Oui, c'est toi qui m'as procuré je ne sais combien de coups de bâton.

LÉANDRE (à Sganarelle). L'effet en est trop beau pour en conserver du ressentiment.

SGANARELLE. Soit. (A Martine.) Je te pardonne ces coups de bâton en faveur de la dignité où tu m'as élevé; mais prépare-toi désormais à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence, et songe que la colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

FIN DU MÉDECIN MALGRÉ LUI.



Valère et Lucas frappant Sganarelle. ACTE I, SCÈNE VI.



MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES. — 1669.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

M. DE POURCEAUGNAC.
ORONTE, père de Julie.
JULIE, fille d'Oronte.
ÉRASTE, amant de Julie.
NÉRINE, femme d'intrigue, feinte Picarde.
LUCETTE, feinte Languedocienne.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MÉDECIN.
SECOND MÉDECIN.
UN APOTHECAIRE.
UN PASYAN.

UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS

PERSONNAGES DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
TROUPE DE DANSEURS.
DEUX MAÎTRES A DANSER.
DEUX PAGES dansants.
QUATRE CURIEUX DE SPECTACLES dansants.

DEUX SUISSES dansants.
DEUX MÉDECINS GROTESQUES.
MATASSINS dansants.
DEUX AVOCATS chantants.
DEUX PROCUREURS dansants.
DEUX SERGENTS dansants.
TROUPE DE MASQUES.
UNE ÉGYPTIENNE chantante.
UN ÉGYPTIEN chantant.
UN PANTALON chantant.
CHŒUR DE MASQUES chantants.
SAUVAGES dansants.
BISCAYENS dansants.

La scène est à Paris.



M. de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaise. ACTE I, SCÈNE XVI.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS chantants; plusieurs autres, jouant des instruments; TROUPE DE DANSEURS.

ÉRASTE (aux musiciens et aux danseurs). Suivez les ordres que je vous

ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire, et ne veux point paraître ici.

SCÈNE II.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS chantants; plusieurs autres, jouant des instruments; TROUPE DE DANSEURS.

(Cette sérénade est composée de chants, d'instruments et de danses. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la situation où Eraste se trouve avec Julie, et

M. DE POURCEAUGNAC. Justement.
 ÉRASTE. Chanoine de l'église de... Comment l'appellez-vous?
 M. DE POURCEAUGNAC. De Saint-Étienne.
 ÉRASTE. Le voilà; je ne connais autre.
 M. DE POURCEAUGNAC (à Sbrigani). Il dit toute la parenté.
 SBRIGANI. Il vous connaît plus que vous ne croyez.
 M. DE POURCEAUGNAC. A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville?
 ÉRASTE. Deux ans entiers.
 M. DE POURCEAUGNAC. Vous étiez donc là quand mon cousin l'élu fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur?
 ÉRASTE. Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.
 M. DE POURCEAUGNAC. Cela fut galant.
 ÉRASTE. Très-galant.
 M. DE POURCEAUGNAC. C'était un repas bien troussé.
 ÉRASTE. Sans doute.
 M. DE POURCEAUGNAC. Vous vites donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgourdin?
 ÉRASTE. Oui.
 M. DE POURCEAUGNAC. Parbleu! il trouva à qui parler!
 ÉRASTE. Ah! ah!
 M. DE POURCEAUGNAC. Il me donna un soufflet; mais je lui dis bien son fait.
 ÉRASTE. Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.
 M. DE POURCEAUGNAC. Je n'ai garde de...
 ÉRASTE. Vous moquez-vous? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.
 M. DE POURCEAUGNAC. Ce serait vous...
 ÉRASTE. Non: le diable m'emporte! vous logerez chez moi.
 SBRIGANI (à M. de Pourceaugnac). Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.
 ÉRASTE. Où sont vos hardes?
 M. DE POURCEAUGNAC. Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.
 ÉRASTE. Envoyons-les querir par quelqu'un.
 M. DE POURCEAUGNAC. Non; je lui ai défendu de bouger à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.
 SBRIGANI. C'est prudemment avisé.
 M. DE POURCEAUGNAC. Ce pays-ci est un peu sujet à caution.
 ÉRASTE. On voit les gens d'esprit en tout.
 SBRIGANI. Je vais accompagner monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.
 ÉRASTE. Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.
 SBRIGANI. Nous sommes à vous tout à l'heure.
 ÉRASTE (à M. de Pourceaugnac). Je vous attends avec impatience.
 M. DE POURCEAUGNAC (à Sbrigani). Voilà une connaissance où je ne m'attendais point.
 SBRIGANI. Il a la mine d'être honnête homme.
 ÉRASTE (seul). Ma foi, monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons: les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper. Holà!

SCÈNE VII.

UN APOTHIKAIRE, ÉRASTE.

ÉRASTE. Je crois, monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part?
 L'APOTHIKAIRE. Non, monsieur, ce n'est pas moi qui suis le médecin: à moi n'appartient pas cet honneur; et je ne suis qu'apothicaire, apothicaire indigne, pour vous servir.
 ÉRASTE. Et monsieur le médecin est-il à la maison?
 L'APOTHIKAIRE. Oui. Il est là, embarrassé à expédier quelque malades, et je vais lui dire que vous êtes ici.
 ÉRASTE. Non, ne bougez: j'attendrai qu'il ait fait. C'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie que nous serions bien aises qu'il pût guérir avant que de le marier.
 L'APOTHIKAIRE. Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est, et j'étais avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez vous adresser à un médecin plus habile: c'est un homme qui sait la médecine à fond, comme je sais ma Croix de par Dieu, et qui, quand on devrait crever, ne démorderait pas d'un iota des règles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va pas chercher midi à quatorze heures: et pour tout l'or du monde il ne voudrait pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet.
 ÉRASTE. Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir que le Faculté n'y consente.
 L'APOTHIKAIRE. Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis que

j'en parle; mais il y a plaisir d'être son malade: et j'aimerais mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre; car, quoi qu'il puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre; et, quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.
 ÉRASTE. C'est une grande consolation pour un défunt.
 L'APOTHIKAIRE. Assurément. On est bien aise, au moins, d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces médecins qui marchent les maladies: c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades; et, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.



Et je ne suis qu'apothicaire, apothicaire indigne.

ÉRASTE. En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.
 L'APOTHIKAIRE. Cela est vrai. A quoi bon tant barguigner, et tant tourner autour du pot? Il faut savoir vite ment le court ou le long d'une maladie.
 ÉRASTE. Vous avez raison.
 L'APOTHIKAIRE. Voilà déjà trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auraient langui plus de trois mois.
 ÉRASTE. Il est bon d'avoir des amis comme cela.
 L'APOTHIKAIRE. Sans doute, il ne me reste plus que deux enfants, dont il prend soin comme des siens: il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien; et le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.
 ÉRASTE. Voilà des soins fort obligeants.
 L'APOTHIKAIRE. Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCÈNE VIII.

ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, L'APOTHIKAIRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN (au médecin). Monsieur, il n'en peut plus, et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.
 PREMIER MÉDECIN. Le malade est un sot, d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate qui lui doit faire mal.
 LE PAYSAN. Quoi que c'en soit, monsieur, il a toujours, avec cela, son cours de ventre depuis six mois.
 PREMIER MÉDECIN. Bon: c'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours; mais s'il mourait avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un médecin visite un mort.
 LA PAYSANNE (au médecin). Mon père, monsieur, est toujours malade de plus en plus.
 PREMIER MÉDECIN. Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remèdes, que ne guérit-il? Combien a-t-il été saigné de fois?
 LA PAYSANNE. Quinze, monsieur, depuis vingt jours.
 PREMIER MÉDECIN. Quinze fois saigné?
 LA PAYSANNE. Oui.
 PREMIER MÉDECIN. Et il ne guérit point?
 LA PAYSANNE. Non, monsieur.
 PREMIER MÉDECIN. C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs; et, si rien ne nous réussit, nous l'envoierons aux bains.
 L'APOTHIKAIRE. Voilà le fin cela, voilà le fin de la médecine.

SCÈNE IX.

ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, L'APOTHIKAIRE.

ÉRASTE (au médecin). C'est moi, monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.
 PREMIER MÉDECIN. Oui, monsieur; j'ai déjà disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.
 ÉRASTE. Le voici.
 PREMIER MÉDECIN. La conjoncture est tout à fait heureuse; et j'ai ici un ancien de mes amis avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCÈNE X.

M. DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, L'APOTHIKAIRE.

ÉRASTE (à M. de Pourceaugnac). Une petite affaire m'est survenue qui m'oblige à vous quitter. (Montrant le médecin.) Mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter le mieux qu'il lui sera possible.
 PREMIER MÉDECIN. Le devoir de ma profession m'y oblige, et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.
 M. DE POURCEAUGNAC (à part). C'est son maître d'hôtel, sans doute; et il faut que ce soit un homme de qualité.
 PREMIER MÉDECIN (à Eraste). Oui, je vous assure que je traiterai monsieur méthodiquement, et dans toutes les régularités de notre art.
 M. DE POURCEAUGNAC. Mon Dieu! il ne faut point tant de cérémonies, et je ne viens pas ici pour incommoder.
 PREMIER MÉDECIN. Un tel emploi ne me donne que de la joie.
 ÉRASTE (au médecin). Voilà toujours dix pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.
 M. DE POURCEAUGNAC. Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.
 ÉRASTE. Mon Dieu, laissez faire; ce n'est pas pour ce que vous pensez.
 M. DE POURCEAUGNAC. Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.
 ÉRASTE. C'est ce que je veux faire. (Bas au médecin.) Je vous recommande surtout de ne le point laisser sortir de vos mains; car parfois il veut s'échapper.
 PREMIER MÉDECIN. Ne vous mettez pas en peine.
 ÉRASTE (à M. de Pourceaugnac). Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC. Vous vous moquez, et c'est trop de grâce que vous me faites.

SCÈNE XI.

M. DE POURCEAUGNAC, PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN, L'APOTHIKAIRE.

PREMIER MÉDECIN. Ce m'est beaucoup d'honneur, monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.
 M. DE POURCEAUGNAC. Je suis votre serviteur.
 PREMIER MÉDECIN. Voilà un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.
 M. DE POURCEAUGNAC. Il ne faut point tant de façons, vous dis-je; je suis homme à me contenter de l'ordinaire.
 PREMIER MÉDECIN. Allons, des sièges.
 (Des laquais entrent et donnent des sièges.)
 M. DE POURCEAUGNAC (à part). Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres.
 PREMIER MÉDECIN. Allons, monsieur; prenez votre place, monsieur.
 (Les deux médecins font asseoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.)
 M. DE POURCEAUGNAC (s'asseyant). Votre très-humble valet. (Les deux médecins lui prennent chacun une main pour lui tâter le pouls.) Que veut dire cela?
 PREMIER MÉDECIN. Mangez-vous bien, monsieur?
 M. DE POURCEAUGNAC. Oui, et bois encore mieux.
 PREMIER MÉDECIN. Tant pis. Cette grande appétition du froid et de l'humide est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au-dedans. Dormez-vous fort?
 M. DE POURCEAUGNAC. Oui, quand j'ai bien soupué.
 PREMIER MÉDECIN. Faites-vous des songes?
 M. DE POURCEAUGNAC. Quelquefois.
 PREMIER MÉDECIN. De quelle nature sont-ils?
 M. DE POURCEAUGNAC. De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là?
 PREMIER MÉDECIN. Vos déjections, comment sont-elles?
 M. DE POURCEAUGNAC. Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces questions; et je veux plutôt boire un coup.
 PREMIER MÉDECIN. Un peu de patience. Nous allons raisonner sur votre affaire devant vous; et nous le ferons en français pour être plus intelligibles.
 M. DE POURCEAUGNAC. Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau?
 PREMIER MÉDECIN. Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connaisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connaître sans en bien établir l'idée particulière et la véritable espèce par ses signes diagnostiques et prognostiques, vous me permettez, monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, monsieur, avec votre permission, que votre malade, ici présent, est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque; espèce de folie très-fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre art; vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnais, et auquel il en a tant passé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres; car le célèbre Galien établit doctement, à son ordinaire, trois espèces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non-seulement par les Latins, mais encore par les Grecs; ce qui est bien à remarquer pour notre affaire: la première, qui vient du propre vice du cerveau; la seconde, qui vient de tout le sang fait et rendu atrabilaire; la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses, dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit. Pour diagnostic incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez, cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques et individuels de cette maladie, si bien marqués chez le divin vieillard Hippocrate; cette physionomie, ces yeux rouges et lagardés, cette grande barbe, cette habitude du corps menue, grêle, noire et velue; lesquels signes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres; laquelle maladie, par laps de temps naturalisée, envicielle, habitée, et, ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourrait bien dégénérer ou en manie, ou en phthisie, ou en apoplexie, ou même en fine phrénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à monsieur. Première-